

UN VOYAGEUR DES DEUX MONDES

Essai sur l'œuvre d'Henri Bosco

PAR JEAN LAMBERT



LES ESSAIS LI

nrf

GALLIMARD

Il faut aimer aussi ce petit Cucuron. La Provence entière est divine. Il n'y a pas de solitude quand la terre est pleine de dieux.

Pierre Lampédouze.

AVERTISSEMENT

Cette étude a été commencée l'année où parut *Malicroix* ; d'où la place donnée à ce livre, qui le méritait de toute façon. D'où aussi un certain défaut dans l'ensemble de la composition : étant donné le rythme de la production d'Henri Bosco, trois livres ont paru quand l'étude pouvait être considérée comme achevée ; ce qui explique qu'un chapitre particulier ait dû être consacré à *Un rameau de la Nuit*, et que les pages de conclusion prennent appui à peu près exclusivement sur les deux livres africains, *Sites et Mirages* et *Des Sables au Désert* ; ce qui explique, du même coup, qu'il ne soit pas fait état de ces trois ouvrages dans l'ensemble de l'essai. Les y introduire après coup

m'aurait paru encore plus artificiel. Voici maintenant *Antonin*... Devais-je ajouter un chapitre ? Je n'en finirais pas. Le critique, il faut bien qu'il s'y résigne, sera toujours en retard avec l'auteur qu'il prétend expliquer.

On trouvera, en appendice, une lettre d'Henri Bosco. J'ai hésité à publier cette lettre, pour ce qui s'y trouve de favorable à mon travail. Mais elle répond, entre autres, à une question vraiment essentielle, question que je ne pouvais ni poser, ni encore moins résoudre, et c'est à ce titre qu'il m'a paru d'une grande importance de faire figurer ces pages en conclusion.

J. L.

L'attribution d'un prix officiel à Henri Bosco pour son roman Malicroix ne doit dissuader ni de lire Malicroix, ni de rechercher, à travers l'œuvre de Bosco, la patiente création de quelques figures, de quelques mythes, qui n'appartiennent qu'à lui et semblent avoir trouvé dans ce même livre leur forme la plus achevée, leur signification la plus pleine. La douzaine de romans que l'auteur a publiés à ce jour nous met en présence d'un univers créé à force de persévérance, en creusant inlassablement aux mêmes places, jusqu'à ce qu'on découvre plus qu'on ne cherchait. En ce sens, création, c'est découverte. Mais l'artiste ne découvre que ce qu'il avait d'abord en lui, et le choix des points où creuser, qui est son seul fait, est déjà une manière d'invention.

Or, Bosco est assurément un des plus inventifs parmi nos romanciers ; si inventif même, que nous le verrons parfois aller « un peu loin » dans l'imaginaire, parce qu'il n'accepte pas de limites très définies entre le monde réel et l'autre ; du moins son monde est-il si extraordinaire, si particulier, qu'on en sort soi-même un peu changé. On ne voit plus avec les mêmes yeux le monde dit réel ; et, pour peu que l'on se trouve dans un pays propice, loin des villes, dans une nature douce où tout semble disposé pour la paix du cœur, ou bien, au contraire, dans un lieu parfaitement sauvage et où tout devient possible, l'horrible comme le merveilleux, on se dit, devant telle cabane ou tel paysage : c'est pour Bosco.

En juxtaposant ses histoires, en rassemblant ses personnages, on formerait un pays étrangement peuplé, une sorte de pastorale de Provence où les bonnes gens sont en surnombre, mais où ne manquent ni les moins bons, ni même, entouré d'ombre, comme dans toute crèche bien montée, le bandit — puis on s'aperçoit qu'il n'y a, au fond, qu'une histoire, et

que ce grand concours de personnages se réduit en fait à quelques types éternellement repris et recreusés, comme des statues de bois dont les contours sont d'abord esquissés dans la masse, mais qu'avec la patience et le temps on raffine.

D'où l'un des traits les plus apparents de cette œuvre : sa monotonie. Qui frappe longtemps au même endroit produit longtemps le même son ; mais le toucher peut s'affiner, et le son lui aussi s'affine. Nous voyons aujourd'hui Bosco¹, jusque dans le domaine de l'inexprimable, réussir certaines constructions sans matière et comme destinées à l'âme seule dans ses instants d'allégresse et de perfection.

Mais parler de monotonie risque de laisser croire à une pauvreté de moyens qui est l'opposé de l'art de Bosco. La richesse de la langue, qui va parfois jusqu'à la surabondance, soutient la richesse de la pensée et de l'invention. C'est autre chose que j'entends. Je pense en particulier à la délectation avec laquelle Bosco fait de

1. Je sais qu'il aime son prénom, et ne l'en prive que pour plus de facilité. Il en a d'autres : Fernand, Marius et Joseph.

son héros principal un solitaire, homme de loisirs, libre de tout métier, retiré pour un temps indéfini dans une maison perdue, où il semble n'avoir d'autre souci que d'attendre — d'attendre ce qui doit survenir ; ce même héros est le plus souvent le narrateur lui-même, et l'on se laisse aller volontiers à voir en lui une création issue de la nostalgie de l'auteur... outre que ces récits à la première personne du singulier (et le mot singulier prend ici tout son sens d'unique) permettent que le mystère ne se dévoile que lentement ; on ne connaît les mouvements que d'un seul parti : tout le reste est l'inconnu.

Le reste, c'est-à-dire le pays et les gens. Et ce pays peut bien être la Provence, il est loin d'avoir la simplicité souriante qu'on lui voit dans les récits de Daudet. La nature y est moins purement humaine, en ce sens que les forces naturelles y sont encore en pleine activité. Sans doute, l'art du conteur entre-t-il pour beaucoup dans cette intervention des éléments au cœur de l'histoire des hommes, et un esprit moins sensible, moins généreusement doué n'aurait pas été capable de réveiller tant de dieux endormis ;

mais il faut dire aussi que les lieux étaient entre tous propices, en ce qu'ils offraient d'eux-mêmes un décor naturel et un climat de tragédie.

Ces lieux ne sont pas inventés, presque tous les noms se retrouvent sur la carte, et nous pourrions essayer de reconnaître les limites réelles d'un monde qui, par ailleurs, s'évade si volontiers dans l'invisible. Mais je voudrais dire encore ceci, qui me paraît une des marques particulières de cette œuvre : par son sentiment profond de la nature, son goût du mystérieux, voire de l'inexplicable, sa désinvolture à l'égard des enchaînements logiques, elle pourrait appartenir à la littérature anglaise du dix-neuvième siècle et plus encore au romantisme allemand ; il y a là de l'Ofterdingen, du Peter Schlemil, et beaucoup de Wilhelm Meister (les vieux sages, les voyages, les lieux consacrés, le sens de l'éducation d'une âme). En d'autres termes, le son qu'elle rend, les échos qu'elle éveille, sont assez uniques dans notre littérature.

Oui, vraiment, œuvre romantique ; et non pas seulement dans ce Malicroix qui se situe

vers le milieu du siècle dernier. La richesse parfois excessive du vocabulaire permet à Bosco d'aller aussi loin que son exaltation est capable de l'entraîner. Romancier, certes, mais avant tout : chanteur (et d'ailleurs longtemps poète avant de devenir romancier). Nous le reconnaitrons tel dès ses premiers livres, et le recueil de poèmes qu'il nous a donnés sous le titre : Le Roseau et la Source confirme ce sentiment (quelle déception, si un volume de poèmes était venu l'infirmier !) La source est ce qui chante et fertilise, le roseau, ce qui permet d'écrire — et de chanter. Je ne résiste pas, au seuil de cette étude, à citer un poème où l'on trouve, mêlées à quelques-uns des éléments de son art poétique, une assurance, une fierté, une foi dans sa destinée de poète, tout proches d'évoquer Ronsard :

Archer, toi qui transperces
 Les Constellations de novembre, et qui tends
 Ton arc de cavalier au flanc du mauvais temps,
 Je suis né sous ton signe au milieu des averses.
 Mais tout le long des eaux, des collines, des bois,
 Où j'ai de préférence orienté mes courses,

De mes lèvres en sang éclatèrent des voix
Et jaillirent des sources.
La terre, toute chaude, ouvrit à mes appels
Les fentes fraîches de sa robe,
Et l'espace où pendent sept ciels
Fit tourner sur mon front sept guirlandes de globes.
Telle est, sous tes vertus, l'énumération
Des honneurs que j'obtins grâce à toi, Sagittaire,
Tandis que je vivais, loin de ma nation
Campée à l'ombre de la Terre.

I



LE PAYS

Quel est ce pays ? Assez attachant, en tout cas, pour que ses enfants lui soient singulièrement fidèles, même si, comme le Jean des Figues de Paul Arène, ils le quittent un jour pour Paris. Le premier livre de Bosco contient un hymne à la Provence, et c'est à lui, voyageurs venus du Nord, que nous demanderons de nous y introduire : « On se dirait devant un arc de triomphe donnant à toute volée sur une région bleue de vent, claire de gloire, un antique pays de pure gravité, où les cyprès poussent devant

les fermes et, dans la profondeur de l'air et sous l'éclat spirituel de la lumière, un empire aux monuments d'or, un royaume de joie seraine, dont les troupeaux viennent des Alpes, où les villages sont perchés sur des acropoles de pierre, où les vieux ponts romains coupent les routes, où les gens assis paisiblement aux portes des maisons parlent une langue sonore, où les platanes couvrent les fontaines et les lauriers couvrent les puits, où l'on aime les indulgentes causeries, où l'on habite simplement au pied des bonnes cathédrales, où l'on chante parfois encore de vieux Noël's, l'hiver, autour des hautes cheminées, où l'on sent dans toute la poésie de la terre que l'âme enchantée de la France a trouvé, sur le sol nourri de grandes lois et de coutumes souriantes, la clarté des vieilles métropoles et qu'en amenant son beau roi, le roi Louis « à tête d'ange », vers les lagunes d'Aigues-Mortes quand il cherchait la Terre Sainte, elle a découvert à ses pieds, sous le frémissement léger de ses pinèdes, cette mer qui ne trahit pas... »

Mais la Provence est vaste, et le champ

JEAN LAMBERT

UN VOYAGEUR DES DEUX MONDES

Essai sur l'œuvre d'Henri Bosco

Plus qu'une « étude », ce livre est une « présentation d'Henri Bosco », dont Jean Lambert a lu l'œuvre avec une sympathie qui s'est bientôt changée en connaissance profonde.

Les romans d'Henri Bosco se situent presque tous en Provence, une Provence propre à Bosco, distincte de celle évoquée par d'autres écrivains.

En analyste méthodique, Jean Lambert a « décortiqué l'œuvre », a voulu y reconnaître les éléments qui en composent le charme complexe : l'inoubliable pays, le mystère des personnages et des destins, le culte des objets, les éléments naturels, les signes, les plantes, le goût du calme et du silence, l'amour de la terre et de la nature.

L'attachement que Jean Lambert nous montre pour l'œuvre d'Henri Bosco ne l'empêche pas d'être lucide et objectif, et ses objections justifient encore cet attachement.

D'abondantes citations nous font à la fois comprendre ce qu'expose Jean Lambert et partager son propre intérêt et son plaisir. De sorte que *Un Voyageur des deux Mondes*, qui se lit comme un roman, ne peut que faire mieux apprécier l'œuvre d'Henri Bosco ou inspirer un vif désir de la connaître.

ŒUVRES D'HENRI BOSCO

Pierre Lampédouze
Irénee

Quartier de Sagesse
Le Trestoulas

Le Sanglier

L'Ane Culotte

Hyacinthe

Le Jardin d'Hyacinthe

Malicroix

Le Roseau et la Source

Des Sables à la Mer

(Pages marocaines)

Sites et Mirages

Antonin

Sylvius

avec un frontispice de Galanis